

Mathieu BERTRAND

JE PLEURERAI
PLUS TARD

M+ ÉDITIONS

5, place Puvis de Chavannes

69006 Lyon

mpluseditions.fr

AVERTISSEMENT

Bien que se déroulant dans des lieux réels, cette histoire est une fiction. Les noms et les personnages sont issus de l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance avec des personnages ou des faits existants ou ayant existé ne saurait être que pure coïncidence.

Toutes les informations liées à l'Administration Pénitentiaire, particulièrement celles relatives à l'organisation de l'Unité Hospitalière Sécurisée Interrégionale (UHSI) de Bordeaux sont des informations disponibles sur Internet et ne relèvent en aucun cas du secret professionnel auquel l'auteur est lié par son métier (informations trouvées dans le rapport de visite du contrôleur général des lieux privatifs de liberté de 2010, rapport en libre accès sur Internet).

Pour des raisons évidentes de secret professionnel, l'aménagement intérieur et les moyens de contrôle et d'accès de l'Unité Hospitalière Sécurisée Interrégionale de Bordeaux tels qu'ils sont décrits dans ce roman sont totalement fictifs et issus de l'imagination de l'auteur.

Les moyens d'accès à l'École Nationale d'Administration Pénitentiaire ainsi que les noms des logiciels utilisés au sein du Ministère de la Justice sont inventés et la brigade de sécurité pénitentiaire, bien qu'ayant existé, est une entité de l'Administration pénitentiaire dissoute depuis plusieurs années.

PROLOGUE

Mes yeux fixaient depuis plusieurs minutes le nœud de pendu accroché au plafonnier de la cellule. Son mouvement de balancier ralentissait progressivement et n'allait pas tarder à s'arrêter. Je tirais une satisfaction étrange, presque malsaine, de sa confection. À croire que dans certains cas, l'homme pouvait se satisfaire de la moindre action menée à bien, fut-elle sans le moindre intérêt. Bien que dans le cas présent, cette activité ait eu un but bien précis. Ou plutôt une finalité bien déterminée... Après avoir découpé un drap, j'en avais tressé deux parties de façon à réaliser une corde dans laquelle ma nuque irait bientôt se briser. Assis sur un tabouret et à moitié affalé sur l'unique table dont je disposais, je m'étais appliqué pendant de longues minutes afin que cette future cravate de la mort soit suffisamment solide pour supporter mes quatre-vingt-dix kilos. Incarcéré depuis simplement quelques heures, ma décision était prise. Je m'évaderaï par le seul moyen approprié à la situation : la mort.

Depuis huit semaines, c'était la première mesure pertinente que je prenais. Durant cette période, j'avais été dans l'incapacité de réfléchir normalement ou de penser sereinement. La haine qui m'habitait dictait mes décisions autant que ma conduite. Impossible de m'extirper de ce carcan que représente l'envie de vengeance. Cela part d'un excès de rage, ça s'installe dans votre tête et ça n'en sort plus. Plus le temps passe, et plus vous ne pensez qu'à ça. De jour comme de nuit, cela en devient obsessionnel : « Il ne doit plus vivre ». Il m'est arrivé de me dire que je ne devais pas me rabaisser au niveau d'un type pareil, que je valais bien mieux que ça. Et puis de

nouveau, mes pensées morbides reprenaient le dessus : « Il va payer. C'est la loi du talion. Il doit mourir ! »

Je fus sorti de mes pensées par le bruit que provoqua un gardien en soulevant le cache-œil. À travers un judas de plusieurs centimètres de diamètre, un œil m'observait. L'espace d'une seconde, nos regards se croisèrent. Il n'eut pas le temps de scruter en détail la cellule que déjà, il se dirigeait en courant vers un étage supérieur d'où provenait le hurlement d'une sirène d'alarme. Heureusement pour moi, la corde improvisée avait échappé à son attention. Après son départ, mes yeux s'attardèrent un instant sur la porte de la cellule. D'une couleur indéfinissable située entre le crème et le marron, elle possédait une petite boîte qui permettait au personnel pénitentiaire de déposer le courrier. Elle portait les stigmates de chewing-gums et de dentifrice sec qui avaient dû servir à coller des posters pornographiques. Sur le mur opposé se découpait l'unique fenêtre. Elle était ornée de barreaux rouillés, eux-mêmes doublés d'une épaisseur de grillage en mauvais état. À travers ce dernier, j'entendais les détenus discuter ou insulter les passants qui avaient le malheur de se trouver dans la rue. De temps à autre, je voyais passer devant cette ouverture une corde – confectionnée avec des vêtements, des morceaux de sachets ou des draps – qui servait à faire circuler des objets d'une cellule à l'autre par les façades durant la nuit. On appelait cela des *yoyos*. Mes yeux vinrent de nouveau heurter le nœud tombant du plafond. Le cercle dans lequel j'allais passer ma tête se déformait et ressemblait de plus en plus à un œil qui me fixait en me proposant de le rejoindre. De toute façon, rien n'invitait qui que ce soit à demeurer vivant dans ce trou à rats. Les murs jaunis par la fumée de cigarette, les hurlements des détenus, l'odeur d'urine mélangée à celle du cannabis et le bruit incessant des clés suspendues aux ceinturons des

surveillants cognant les unes contre les autres pendant leurs déplacements : tout m'encourageait à quitter ces lieux au plus vite. Plus rien ne me retenait, il ne me restait qu'à partir. En y réfléchissant, même si je n'avais que quarante-six ans, ma vie avait finalement été bien remplie et pouvait se résumer à avoir vécu heureux, à avoir haï et maintenant à mourir. Sans doute le même parcours que des millions de pauvres types avant moi.

Beaucoup de personnes ont sûrement peur quand ils savent que leur fin est imminente. Ce n'était pas mon cas. Habité d'une certaine quiétude, je me sentais calme. Et pour cause : mon âme allait rejoindre celles de mes proches dans l'au-delà. À moins qu'ils ne soient au Paradis et que je m'en aille en Enfer ? Allez savoir ce qui se passe réellement quand on meurt... personne n'est jamais revenu pour le raconter !

Pour la première fois depuis bien longtemps, des larmes perlèrent sur mes joues. Épuisé par tant de malheurs, je n'arrivais même plus à hurler. J'étais tellement fatigué. Une chaleur intense me brûlait l'intérieur du ventre. Couché sur la paille inférieure de deux lits superposés, mon regard s'était arrêté sur le matelas inoccupé du dessus. À travers le sommier de fil de fer, les auréoles encore bien visibles d'un liquide indéterminé laissées par de précédents occupants me donnaient envie de vomir. Et toujours la même question qui me taraudait depuis mon arrivée en prison : comment la vie pouvait-elle être aussi injuste envers des gens qui n'avaient jamais commis quoi que ce soit de répréhensible envers quiconque ? Depuis mon malheur, cette interrogation ne m'avait jamais traversé l'esprit, sûrement en raison de l'obsession qui m'habitait alors : châtier l'auteur de tous mes maux.

De nouveau, mes lèvres tremblèrent. Mes larmes précédentes n'avaient pas fini de sécher que de nouveau, d'autres se mettaient à couler. Au lieu de descendre sur mes joues, elles s'étaient frayé un chemin le long de mes tempes avant d'aller se perdre derrière mes oreilles et finir le long de ma nuque. Ma vue se troublait tant mes yeux étaient irrités. Après avoir accroché le drap tressé au luminaire, j'avais tenté de me regarder dans le miroir crasseux suspendu au-dessus d'un lavabo qui ne semblait pas avoir vu une éponge depuis des années. Entre deux taches de mousse à raser séchée, mon visage m'était apparu méconnaissable. Mes yeux bleus s'étaient transformés en deux petites fentes rougies aux contours boursoufflés. Une barbe de plusieurs jours, ou de plusieurs semaines, je ne savais plus, me dévorait le visage d'une oreille à l'autre. Mes cheveux châains avaient viré au gris et étaient d'une propreté plus que douteuse. Mon apparence se rapprochait désormais plus de celle de Robinson Crusoé que de la personne que j'étais deux mois auparavant, mais qu'importe... là où je me rendais, personne ne jugerait mon physique.

Toujours allongé, je réfléchissais à ces huit dernières semaines durant lesquelles tant de malheurs s'étaient abattus sur moi et qui finalement, m'avaient vu plonger dans la folie de l'homme blessé que j'étais devenu. Peut-être qu'à travers cette vengeance, j'avais tenté d'exorciser mes propres responsabilités dans ce drame. Toujours par ambition professionnelle, ce putain de leitmotiv qui m'avait guidé pendant tant d'années, j'avais laissé ma famille dans le sud de la France alors que je travaillais à l'autre bout du pays. L'ascenseur social comme disent les initiés. Ma femme était alors restée seule à s'occuper de notre fils de neuf ans malgré une profession d'infirmière libérale aux horaires contraignants.

Et Nathalie avait accepté sans broncher. Je l'entends encore me dire : « Si cela peut t'aider à t'épanouir dans ton travail et te permettre de progresser, vas-y ! Avec Antoine, on se débrouillera, ne t'inquiète pas ! » Ses paroles résonnaient encore dans ma tête. Cette simple phrase m'avait rassuré, tranquilisé. Peut-être que ces trois derniers mots étaient finalement les véritables auteurs du crime car je les avais pris au pied de la lettre. Parti rassuré, mon installation à Dijon s'était passée sans encombre. Sept cents kilomètres à parcourir tous les week-ends pour rejoindre Agen et ainsi retrouver les miens et me ressourcer en famille. Je revoyais les bandes blanches interminables qui séparaient en deux la chaussée de l'autoroute, ces pauses devant les distributeurs de café des stations-service, mes yeux qui se fermaient entre Montauban et Agen alors qu'il était deux heures du matin et que j'étais encore à plus de cent kilomètres de chez moi, ces milliers de bornes réalisées en quelques mois pour voir Antoine et profiter de nuits passionnées avec Nathalie. Paradoxalement, cet éloignement nous avait permis de nous rapprocher et de nous aimer à nouveau comme au premier jour.

Mes pensées divaguaient et finirent par me ramener à la situation présente. Un sourire fit tressaillir furtivement mes lèvres. Je revis la tête du surveillant du greffe de la prison lors de mon arrivée et les questions qu'il m'avait posées :

- Je dois vérifier votre identité. Quel est votre nom ?
- Lorenzi.
- Prénom ?
- Patrice.
- Date de naissance ?
- 12 septembre 1969.

– Profession ?

C'est finalement avec du plaisir, voire une certaine euphorie, que j'avais répondu à cette dernière question :

– Je suis Directeur de services pénitentiaires.

Le maton avait soulevé la tête pour m'observer, les yeux écarquillés, stupéfait par ce qu'il venait d'entendre. L'un des policiers qui m'avaient escorté depuis le tribunal confirma :

– Dans ses affaires, il y a une carte professionnelle de votre administration qui atteste de sa profession.

Constatant la nervosité du fonctionnaire, je n'avais pu m'empêcher de lui conseiller :

– À votre place, je contacterais le directeur pour l'informer de la particularité de la situation parce que vous n'allez pas pouvoir me mettre avec des droits communs. Il va falloir me placer à l'isolement.

Après avoir laissé passer cet instant de flottement dû à la surprise, le greffier s'était repris et m'avait répondu :

– Oui, le directeur n'est pas là aujourd'hui, mais je pense qu'il fera votre entretien de *détenu-arrivant* demain matin à la première heure. En attendant, le lieutenant de permanence va vous placer au quartier d'isolement.

Quittant la pièce et voyant le surveillant qui m'avait écroué saisir son téléphone, j'avais aussitôt compris que la nouvelle de mon incarcération allait faire le tour de la prison en quelques minutes. Les personnels comme les détenus seraient bientôt tous informés de ma présence.

Quelques instants plus tard, je me retrouvai dans une cabine d'environ un mètre carré, fermée par un simple rideau dont les murs avaient une couleur bleu vif, identique à celle

d'un bloc opératoire. Je passai à la fouille à corps, moment de honte pour tant de personnes qui étaient incarcérées pour la première fois. Contre toute attente, cela ne me déranga pas vraiment. La seule pensée qui me traversa l'esprit en cet instant fut celle de l'étrangeté de la situation. De l'ironie du sort, en quelque sorte. Après tant d'années à avoir réalisé ou ordonné des fouilles, c'était désormais à moi d'y passer. Bizarrement, c'était l'agent en charge de cette mission qui peinait à me regarder. En l'absence du moindre chevron argenté sur son polo bleu marine, je compris qu'il était élève-surveillant et que la situation semblait le mettre profondément dans l'embarras. Il avait le visage juvénile et la transpiration naissante du fonctionnaire-débutant en pleine difficulté. Après avoir ôté l'ensemble de mes vêtements, mes bras tendus commencèrent par lui présenter mon pantalon pour qu'il le contrôle. Il osa quelques mots :

– Je suis désolé, Monsieur le Directeur, mais je suis obligé...

Après l'avoir observé un instant, il m'inspira finalement pitié.

– Vous savez, au cours de votre carrière, vous croiserez en détention d'anciens fonctionnaires emprisonnés qui auparavant travaillaient pour le ministère de la Justice, de l'Intérieur ou encore des Finances. Laissez vos sentiments de côté et effectuez votre travail sans tenir compte de la personne que vous avez en face de vous. Par ailleurs, ne m'appellez pas Monsieur le Directeur, mais simplement Lorenzi, sinon vous vous ferez taper sur les doigts par votre hiérarchie.

Il inclina légèrement la tête vers moi, sûrement en guise de remerciement. Mes paroles l'avaient mis à l'aise et il finit tran-

quillement son ingrate mission avant de m'escorter jusqu'au bureau d'un lieutenant guère plus âgé que lui.

Ce dernier me reçut sans délicatesse, mais avec justesse. Son positionnement professionnel vis-à-vis de moi était clair et sans équivoque. Dès qu'il me proposa de m'asseoir, je compris que mes anciennes fonctions n'altèreraient pas ses décisions à mon encontre et que je serais pour lui un détenu lambda. Ses cheveux noirs, ses yeux marron légèrement bridés et son visage au teint cuivré lui donnaient un air d'Indien nord-américain. La rencontre se poursuivit une dizaine de minutes durant laquelle il m'informa qu'en raison de mon statut d'ancien cadre pénitentiaire, j'allais être placé à l'isolement pour ma sécurité. Il m'expliqua ensuite le fonctionnement de la prison et particulièrement celui de mon futur quartier. Son ton clair et précis ne laissait planer aucun doute sur les compétences de cet officier. Après tant d'années dans cette administration, j'avais appris à différencier en quelques instants les bons fonctionnaires de ceux dépourvus de la moindre conscience professionnelle. Celui-ci appartenait à la catégorie sur laquelle un directeur de structure pouvait s'appuyer sans hésitation pour le bon fonctionnement de son établissement. Alors qu'il débitait un discours que je connaissais déjà par cœur, mes yeux balayèrent le bureau dans lequel nous nous trouvions. Il était à l'image de l'individu qui l'occupait : rangé, organisé et propre. Seuls quelques dossiers suspendus aux rayonnages d'une armoire et un Code de procédure pénale disposé sur une table étaient visibles. À l'issue de l'entretien, il m'escorta en compagnie d'un surveillant vers ma future cellule.

Mes pensées revinrent au présent. Mon regard remonta du sol de la cellule à la corde qui m'attendait et qui semblait me dire : « C'est quand tu veux ! »